

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année — N^o 3002

SAMEDI 3 JUILLET 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60.

Rédacteur en Chef : ALFRED JOUSSELIN



LES COMBATS DANS LA RÉGION D'ARRAS : " UN ENTONNOIR "

« Un fourneau de mine a fait explosion. Nous avons occupé l'entonnoir. » C'est là un incident que relatent souvent les communiqués. Comment imaginer d'après ces simples mots que « l'entonnoir » est en réalité une sorte de carrière à ciel ouvert où plusieurs hommes peuvent circuler à l'aise, à peu près à l'abri des balles et des obus ? Ces deux officiers « explorent » un nouveau trou avec une évidente curiosité. Quel parti en tireront-ils tout-à-l'heure pour consolider leur position ?

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

MISÈRE EN PRUSSE

L'Allemagne regorge de savants, chacun sait ça : pas la plus petite bourgade universitaire qui n'ait son grand homme, psychologue ou chimiste ; les psychologues, pour le moment, ont des loisirs ; leur besogne est terminée : elle était d'avant-guerre. Par eux l'Allemagne savait, d'avance, que les Français étaient si corrompus, si incapables de résistance et dénués de patriotisme, qu'ils seraient en un mois réduits à merci et que leur capitale ouvrirait joyeusement ses portes aux Teutons vainqueurs, après quatre ou cinq semaines de guerre. Comme leurs pronostics se sont trouvés quelque peu en défaut, les dits psychologues gardent un silence prudent et, s'ils élèvent timidement la voix, ce n'est plus que pour exalter la *Kultur* et pour regretter que les soldats du Kaiser apportent trop de ménagements et de « bonhomie » dans leur lutte contre leurs barbares ennemis.

Les chimistes, eux, sont en plein travail : ils poursuivent avec ténacité leurs savantes recherches dans l'intérêt bien compris de l'humanité : c'est ainsi qu'ils viennent de découvrir les gaz asphyxiants, les projecteurs de liquides enflammés, les pompes à vitriol, les crayons explosifs, les boîtes de londrès empoisonnés, les tubes d'éther, les feux grégeois perfectionnés et autres apacheries scientifiques destinées à déshonorer pour jamais la science, l'armée et le peuple allemand. De ceux-là le but est atteint, sans contestation possible.

Mais il y en a d'autres, moins sinistres. Je ne sais pas pourquoi l'on s'obstine à déclarer que les savants allemands sont ennuyeux et que le fatras de leurs compilations ne supporte pas l'examen. C'est là une calomnie manifeste : leur absence complète du sens du ridicule, leur infatuation, leur minutie, leur ton doctoral font d'eux, au contraire, des personnages très joyeux, encore qu'ils ne s'en doutent nullement ; ce sont des types que les librettistes d'opérettes devraient étudier soigneusement et dont ils tireraient grand profit. J'ai réuni un petit dossier des élucubrations de ces savants doktors soucieux d'épargner à leurs concitoyens la famine menaçante, et je vous assure que rien n'est plus folâtre que ces recettes fantaisistes et paradoxales édictées par des pince-sans-rire pris là-bas très au sérieux et qui chez nous feraient la joie des revuistes et des petits journaux.

L'un d'eux, par exemple, préconise la grande culture à domicile : à supposer qu'il y ait en Allemagne dix millions de fenêtres exposées au plein soleil, quoi de plus simple que de placer là dix millions de caisses ou de pots à fleurs, dans lesquels on plantera du blé : à un demi-kilogramme de froment par fenêtre, — récolte moyenne, — le total donnera cinq mille quintaux, chiffre d'autant plus imposant que l'agriculteur en chambre pourra encore garnir le tour de sa fenêtre ou la rampe de son balcon de courges grimpanes, de haricots rouges, de mange-tout, ou de concombres qui seront d'un aspect tout aussi agréable et d'un résultat beaucoup plus patriotique que les capucines ou les liserons dont les pauvres gens ont la déplorable habitude d'orner la tabatière de leur mansarde. Le *Berliner Tageblatt* a exposé cet ingénieux système et je ne doute pas que, étant connue la docilité moutonnière et l'accoutumance à la discipline des Teutons, il n'y ait en ce moment des *Jenny Ouvrière* berlinoises qui partagent chaque matin leur pot à eau avec quelques malingres épis vacillants dans leur gouttière.

Un autre statisticien a découvert le moyen de parer à la misère grandissante : c'est d'économiser le papier et les bouts de crayon. Ne croyez pas à une plaisanterie ; dans les derniers jours d'avril les Berlinoises purent lire sur les murs de leur ville un avis officiel prescrivant à tous « de n'employer qu'une demi-page de papier pour les messages ne dépassant pas un des côtés de la feuille ». Un quart de page seulement pour les invitations ; quant aux notes et aux calculs, ils ne devront être inscrits que sur des débris de papiers. Les enveloppes, ajoutait l'avis, peuvent servir plusieurs fois, à condition

qu'elles soient ouvertes prudemment, sans déchirure : dans certains cas, en retournant l'enveloppe, on peut l'utiliser au moins deux fois. Dans les administrations ce sont les chefs de bureau qui, désormais, distribueront aux employés les crayons, et ils n'en pourront délivrer que sur la présentation du crayon usé jusqu'à la dernière extrémité ; encore s'est-on mis à fabriquer des porte-mines qui permettent l'utilisation de ces bouts de crayons quand ils dépassent encore un centimètre de longueur...

Si les Boches n'ont plus que cette ressource !

Un certain Haberland, professeur de physiologie à Berlin, a conçu un projet plus pratique : la grave *Gazette de la Croix* en a publié l'exposé, sous ce titre affriolant MANGEONS DU BOIS ! Ce fin bec d'Haberland a examiné la valeur nutritive du chêne, du bouleau, de l'orme et autres essences communes et il est arrivé à cette constatation réjouissante que les forêts d'Allemagne offrent à l'alimentation du pays des ressources inépuisables. L'érable, le peuplier, le tilleul et le bouleau sont des comestibles de premier ordre, à condition cependant qu'on agglutine leur sciure avec une petite quantité de farine de seigle ou de maïs. Haberland a offert à ses amis une petite fête où on n'a servi que de ce pain de sciure ; tous les convives l'ont déclaré délicieux : ils attestent qu'il n'a « que très peu la saveur du bois et un tout petit arrière goût amer (*sic*) ». A vrai dire c'est plutôt une bouillie qu'un pain, car, malgré tous les efforts, il reste « de consistance lâche » ; mais ce physiologiste hilarant est si entiché de sa découverte qu'il a publié aussitôt un *manuel de cuisine* où toutes les recettes préconisées se réalisent au moyen des bois les plus communs. Je n'ai pas lu ce volume ; mais je puis assurer que c'est là un livre que rechercheront plus tard les collectionneurs curieux des diverses manifestations de la démence scientifique. J'aurais aimé connaître la formule de la sole normande faite avec du hêtre, du miroton de peuplier et du pâté de foie gras de platane. Avec ce système, plus besoin d'aller au marché : vous voulez offrir à vos amis un bon homard à l'américaine ; vous montez à votre grenier, vous y faites choix d'une belle bûche de marronnier ou d'orme et il ne vous reste plus qu'à la réduire en farine et à l'assaisonner. Il faut croire cependant que la digestion de cette cuisine de guerre a dû être sans jouissance pour l'estomac du savant professeur Haberland, car lui-même conseille de n'en user qu'avec précaution et il recommande à ses adeptes, — s'il en trouve, — de procéder minutieusement à l'analyse microscopique des résultats de cette alimentation, ce qui complique un peu l'application du système et nuira certainement à sa généralisation.

Voici un *professor* plus sévère : celui-ci doit être un radical, c'est Herr Flüge : il a calculé que 2.100 à 2.500 calories par jour sont indispensables à un adulte pour ne point dépérir. Or, étant donnée la pénurie des approvisionnements allemands, il établit que d'ici peu la nourriture de chaque individu sera si réduite qu'il manquera quotidiennement environ 500 calories par personne. Mais l'expérience démontre, d'autre part, que, lorsqu'un animal est privé de nourriture, il vit de sa propre substance durant un certain temps, et c'est principalement la graisse qui, entraînée dans le courant, renouvelle l'organisation. Herr Flüge constate qu'un adulte bien portant possède ordinairement une quantité de graisse, parfaitement inutile en temps normal, et qui équivaut habituellement à un dixième de son poids. Un individu pesant 70 kilogs, par exemple, est matelassé de 7 kilogs de graisse qui ne sert à rien qu'à l'alourdir. Eh bien voilà le problème résolu et le vieux Dieu du Kaiser a prévu et arrangé les choses de façon à ce que l'Allemagne ne meure jamais de faim. Cinquante grammes de graisse représentent, en effet, cinq cents calories, et la quantité moyenne qu'en possède chacun des Boches peut servir à compléter ainsi son alimentation durant plus de deux mois. Admirez ce trait de génie : il suffit de se priver de manger pour ne pas mourir de faim ; seulement pour que la chose réussisse, il faut être gras et le professeur recommande donc à ses concitoyens de ne pas jeûner prématurément, de prendre au contraire de l'embonpoint, de manière à pouvoir éliminer quand viendra le plus fort de la disette. Ce Flüge me fait l'effet d'un homme à qui déplaît

le pain K. K. et qui regrette sa tartine de beurre du matin. Il se dit que, si sa méthode est adoptée, on va pouvoir s'empiffrer en vue des amaigrissements futurs, et ça sera toujours cela de pris. Plus tard, on verra bien ! C'est à la *Gazette de Francfort* qu'est revenu l'honneur d'exposer au public cette théorie peu réconfortante.

Je pense qu'il doit se trouver quelque part un collectionneur pour recueillir les abracadabrantes fantaisies que fait germer dans l'esprit des doktors d'Outre-Rhin l'approche de l'inéluctable famine : jamais l'histoire de *l'art de la gueule*, pourtant si féconde en inventions, n'a eu à enregistrer pareilles cocasseries ni similaires élucubrations. Elles prouvent, en tous cas, que l'angoisse est grande au pays des milliards et que, du Rhin à la Vistule, on entrevoit déjà l'heure proche où il faudra se brosser le ventre, procédé très populaire mais peu nourrissant. Ils ne l'avouent pas, les Boches, car ils tiennent à nous persuader qu'ils regorgent de provisions ; ils dissimulent au point que, dans les wagons-restaurants des express qui font le service de Berlin à Genève, le menu offert aux voyageurs et le petit pain glissé sous la serviette sont toujours de même qualité qu'avant la guerre, de façon que les étrangers circulant sur la ligne demeurent persuadés que le blocus des alliés n'a réduit en rien le bien-être allemand. Mais l'émulation de leurs savants est un aveu de détresse : ce n'est point certes dans le seul but de se rendre ridicules que ceux-ci préconisent les inventions les plus paradoxales et les moins faites pour rassurer les populations. L'un propose l'utilisation des détritiques de cuisine, dont on peut tirer une nourriture substantielle pour les animaux, et, en cas de nécessité, pour les humains : il est même recommandé aux ménagères et aux enfants de ne plus jeter dans la boîte aux ordures, des débris de verre, des épingles ou de vieux boutons, dont la présence rendrait indigeste la bouillie de détritiques, — en attendant toutefois que quelque physiologiste diplômé professe que ces ingrédients réputés jusqu'ici peu comestibles sont, au contraire, de puissants éléments de nutrition. — Un autre a conçu l'idée de faire manger à ses compatriotes les chevaux tués à la guerre et dont il est facile d'amener rapidement les cadavres depuis le front jusqu'à l'intérieur du pays. — Un troisième atteste que la question de l'alimentation sera résolue si l'on extermine sans pitié tous les lapins vivant sur le territoire de l'empire et dans les régions occupées par les troupes allemandes : outre qu'on trouverait dans cette immolation la matière d'un nombre illimité de gibelottes, on y gagnerait encore de sauver ainsi les denrées dont ces animaux sont friands : ils détruisent beaucoup, comme nul ne l'ignore, « surtout les lapins belges », qui sont d'une voracité véritablement indiscrète. Brigands de belges ! — Un autre encore recommande aux ménagères d'une même maison ou d'un même quartier, de mettre en commun leurs provisions et de cuire dans la même marmite leurs repas, « pour donner aux aliments plus de valeur nutritive et éviter le gaspillage inévitable si l'on prépare plusieurs plats séparés ». Celui-ci n'est pas, évidemment, un émule de Brillat-Savarin, et imaginez-vous l'horrible mélange résultant de la cuisson d'un poulet, d'un hareng, de pruneaux, de boudin, d'une carpe, d'une tête de veau et d'une tarte aux cerises ayant mijoté un égal nombre d'heures dans le même pot !

Et, d'un bout du Deutschland à l'autre extrémité, tout le monde s'applique à résoudre l'effrayant problème ; il y en a qui se sont donné pour mission d'apprendre à leurs concitoyens l'art de mâcher et de « saliver en mangeant », ce qui augmente de cinq pour cent la valeur nutritive d'un aliment ; il y en a qui combinent des menus de guerre, où reviennent les boulettes de fromage, les soupes aux concombres, les purées d'orties à la moutarde et où le hareng saur figure comme friandise, à l'égal d'un faisan truffé ; il y en a qui trouvent plus simple d'interdire à la population de manger plus souvent que tous les deux jours : personne n'en mourrait et on gagnerait ainsi cinquante pour cent sur tous les approvisionnements ; il y en a encore qui prêchent aux malheureux l'économie, et même on a trouvé sur certain prisonnier une lettre que lui adressait sa femme, lettre par laquelle celle-ci témoignait de sa surprise de voir des dames riches et bien repues

prendre la peine d'enseigner aux pauvres l'art de vivre pour presque rien.

C'est une chose terrible que la faim : et s'il s'agissait d'autres gens que des Boches, personne en France ne supporterait la pensée de cette immense population menacée du plus horrible fléau qui puisse frapper l'humanité. Mais comme ces gaillards-là se sont esclaffés jadis en lisant dans leurs gazettes les récits de famine au temps du siège de Paris ; comme ils pleuraient de rire à l'idée que nous mangions l'hippopotame du Jardin des plantes et que nos enfants étaient privés de lait, la pitié aujourd'hui serait une sottise, et nous pouvons bien les regarder se serrer le ventre à leur tour.

G. LENOTRE.

LES DÉBOIRES DU KRONPRINZ

S'il est parmi nos ennemis une physionomie plus particulièrement antipathique, c'est, — on peut l'affirmer avec la certitude de réunir l'unanimité des suffrages, — celle du prince héritier



Malgré ses fétiches, ses soldats sont fauchés.

d'Allemagne. De tout temps gallophobe avéré, il s'est rendu plus digne encore, s'il est possible, de notre aversion depuis le commencement de la guerre, dont il se montra toujours l'un des plus acharnés partisans.

On sait comment, dès le début de la campagne, il s'égalait aux plus vulgaires cambrioleurs, en dévalisant un château où il s'était installé avec son état-major, et en présidant, avec quel cynisme, à l'emballage et au déménagement de tous les objets précieux qui avaient attiré son attention et excité sa basse convoitise.

Ce haut fait suffirait à fixer la mentalité du personnage qui, comme homme de guerre, s'est, d'autre part, révélé pitoyable. Notre victoire de la Marne l'a péremptoirement démontré, et, sans retirer le moindre mérite à la valeur de nos admirables soldats et au génie de leurs chefs, on peut dire que ce triomphe a été dû en grande partie à l'impéritie du fils de Guillaume II. Ce n'est pas sans raison que son père lui a, à mainte reprise, témoigné son courroux, soit en lui adressant des semonces virulentes, soit en le disgraciant. Depuis lors, le Kronprinz n'a plus fait rien qui vaille, et s'il participe encore à la lutte, c'est sans nul éclat, comme aussi sans le moindre profit pour les intérêts des coalisés. La mauvaise chance (en parisien, *la guigne*) semble le poursuivre, au reste, et c'est bien en vain que dans une pensée superstitieuse, il a fait fixer un fer à cheval sur l'automobile qui le promène de front en front, ainsi qu'on peut le voir d'après une de nos gravures.

S'il en faut croire la chronique, ce prince n'est plus très en odeur de sainteté auprès de ses futurs sujets. Si aveugles qu'ils soient, les Teutons auraient mis un tempérament à l'enthousiasme que leur inspiraient naguère les sottises incartades de l'héritier impérial ; son physique ingrat et déplaisant, son regard fuyant, son arrogance et sa présomption, si peu justifiée par ses gaffes répétées et ses insuccès, les malheurs de l'Allemagne, dont beaucoup commencent à le rendre responsable auraient quelque peu contribué à rappeler sur le Kaiser la popularité que son fils en avait détournée à son propre profit. Cette odieuse rivalité familiale, dont on a dit qu'elle avait déterminé la guerre actuelle et qui, d'ailleurs, est de tradition chez les Hohen-

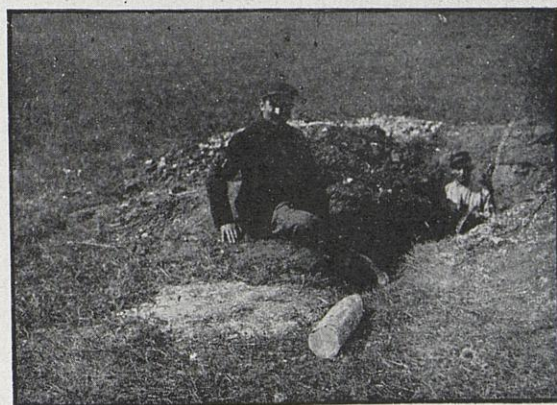
zollern, aura quelque jour le dénouement le plus fâcheux pour le père et pour le fils. On le verra bien quand les Alliés referont la carte de l'Europe.

Sans doute, aujourd'hui, le Kaiser finit-il lui-même par se désaffectionner de ce fils que le hasard de sa naissance lui désignait comme successeur. Et pourtant, il l'avait associé dans sa pensée au rêve fou que son délire de mégalomane lui faisait entrevoir comme une réalité.

Dans le programme réglé à l'avance et qui devait se dérouler aussitôt après l'attaque brusquée, soit avant la fin du mois d'août dernier, Guillaume n'avait pas uniquement décidé de dîner dans un restaurant parisien. Il comptait — oui — se faire sacrer solennellement dans la cathédrale de Reims, (à laquelle il s'en est pris de sa déception, depuis lors), en ceignant la couronne d'Empereur du monde.

En outre, se modelant sur Napoléon, grand distributeur de trônes à tous les membres de sa famille, il voulait faire ceindre son second fils Eitel, en qualité de roi de France, après avoir cédé au Kronprinz la couronne de Prusse.

Autant de rêves et d'illusions dont il a fallu déchanter. Que seront demain Guillaume, le Kronprinz et ses frères ?... A. B.



Malgré ses porte-veine ses obus n'explosent pas



LA DERNIÈRE PHOTOGRAPHIE DU KRONPRINZ

Ce n'est plus sur son cheval de bataille, à la tête de ses hussards sinistres, que le Kronprinz allemand vient parader sur les champs de bataille du Nord. Une confortable auto lui paraît maintenant plus sûre. Encore, pour conjurer la malechance qui l'accompagne partout... il crut prudent de fixer un fer à cheval sur l'un des panneaux de sa voiture... le Kronprinz est superstitieux.



LE GÉNÉRAL DE MAUD'HUY EN TOURNÉE D'INSPECTION

Appuyé au remblai d'une tranchée de première ligne, le général, mêlé à ses officiers, fume sa pipe et suit, avec un intérêt auquel ne semble se mêler aucune angoisse, quelque phase des opérations. A droite, l'état-major du général de Maud'huy dans le jardin du général commandant l'artillerie du secteur.

NOTRE AVANCE EN ALSACE

Selon le style des communiqués, notre *progression* en Alsace s'affirme par des combats constants dont les résultats nous sont de jour en jour plus favorables, en fournissant à nos vaillantes troupes un point d'appui des plus précieux pour continuer victorieusement leur offensive.

Grâce aux quantités de munitions de toute



NOS ALPINS

Une corvée d'eau, à dos de mulet, dans un sentier des Vosges.

espèce amenées sur le front, on verra s'activer de plus en plus leur mouvement d'avancée. Et ce n'est pas seulement en France que l'on se plaît à cette constatation, car certains articles de la presse neutre relèvent l'énergie avec laquelle nous avons préparé l'attaque des tranchées ennemies à l'ouest de Metzeral, par exemple, là où s'étendent, après

une plaine verdoyante, les premiers arbres de la forêt qui couvre les coteaux du Baumkopf. Ce fut une chaude journée que celle de la prise de Metzeral, car les défenseurs opposèrent une résistance acharnée en donnant des preuves de grande bravoure.

Ils durent, néanmoins, abandonner la position, en raison de l'irrésistible élan de nos soldats, et ils s'y décidèrent juste à temps pour ne pas se voir encerclés.

La victoire des nôtres a été douloureusement sentie par l'état-major allemand, car elle constitue une menace pour Munster, l'industrielle et jolie petite cité qui, aux dernières nouvelles, est déjà sous le feu de nos canons.

Nous voici donc bien réellement maîtres de la situation dans la vallée de la Fecht où, malgré les difficultés de la lutte et les pertes plus ou moins sensibles résultant de cette succession de combats opiniâtres, nous continuons à obtenir des succès significatifs. Sondernach a eu le même sort que Metzeral, et notre ligne a été poussée sur les pentes à l'est du village.

Peu à peu, nous rentrons ainsi en possession de la chère province perdue depuis 70, et c'est avec une émotion patriotique qu'on lisait, ces jours derniers, cette preuve irréfutable de nos progrès : « La poste française dessert actuellement en Alsace, quatre-vingt-dix communes reprises par nous aux Allemands, depuis le début de la guerre ». Et pour mieux démontrer que nous pouvons nous considérer déjà comme chez nous, en Alsace, voici que l'administration militaire vient d'adresser aux maires des communes reconquises une circulaire, en vue de rétablir les distributions de prix que les Allemands avaient, depuis longtemps, supprimées.

Pour les vieux Alsaciens qui sont restés si fidèlement attachés aux anciens usages de France, cette cérémonie restaurée évoquera les meilleurs souvenirs de leurs années d'enfance.

Pour la jeune génération, elle lui fera comprendre l'intérêt que la patrie prend à ses progrès et elle stimulera son zèle.

S'associant à cette mesure, partout accueillie avec joie par les enfants qui montrent infiniment d'ardeur pour l'étude de notre langue, la Société amicale du Haut-Rhin a mis à la disposition de l'administration militaire environ 1.500 livres de prix qui lui ont été adressés dans le courant de l'année pour être attribués en récompense aux meilleurs élèves de nos écoles d'Alsace.

Partout où nos succès nous ont réinstallés, on remarque l'expression joyeuse des habitants, si heureux de se sentir redevenus français. Certains tiennent à l'affirmer par des manifestations touchantes, et les gens de Krüth, délivrés du joug allemand le 4 août 1914, ont fixé sur une maison de leur village une plaque commémorative modestement découpée dans du zinc, et portant cette inscription :

« Le général Joffre, généralissime des armées de

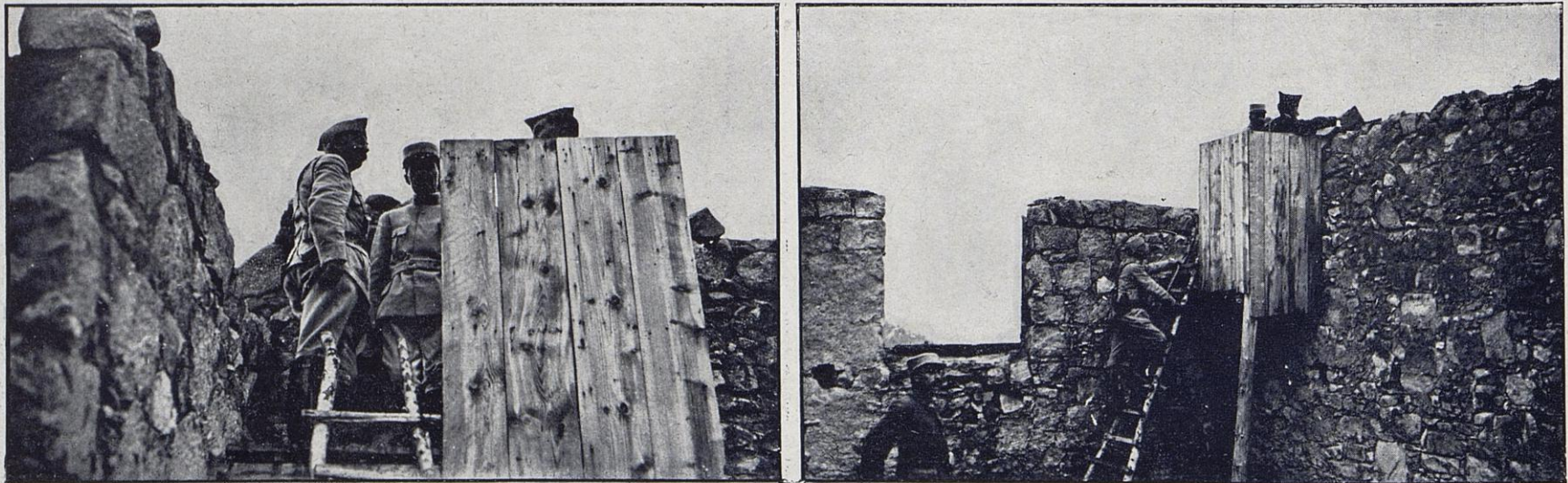


LES PRISONNIERS

Une colonne de prisonniers allemands dans un village des Vosges.

« la République, a déjeuné dans cette maison, le 24 novembre 1914 ».

C'est avec fierté que chacun se remémore les moindres détails de cette visite du grand chef, et avec émoi que l'on salue au passage nos soldats dont, près d'un demi-siècle durant, le retour a été si fervemment attendu par la chère et fidèle Alsace.



UN TOURNÉE D'INSPECTION DU GÉNÉRAL DE MAUD'HUY.

Ces photographies ont été prises tout récemment au cours d'une tournée d'inspection du général de Maud'huy, sur la première ligne de la région de son commandement. On voit le C' de Maud'huy, frère du général et attaché à son état-major, au poste d'observation de la tranchée.



UNE VOIE FERRÉE BOMBARDÉE DANS LA RÉGION DE COMMERCY

Un wagon de chemin de fer, contre lequel un obus est tombé, s'est trouvé déplacé de plusieurs mètres par la violence de l'explosion. Les dégâts semblèrent considérables sur le moment, mais ils ne tarderont pas à être réparés.



Dans un cimetière de la région d'Arras, un obus a creusé un énorme trou, sans avoir produit de dégâts autre qu'une brèche dans un mur et quelques éclats dans la pierre d'une tombe.



Un deuxième bombardement, opéré quelques jours plus tard, a projeté un nouvel obus sur le même cimetière, se bornant à aggraver les dégâts du premier sur le même mur et la même tombe.

LE RAVITAILLEMENT

Le *Journal* a publié récemment un article fort documenté et des plus intéressants : *La Guerre embourbée*, par M. Edouard Helsey, qui donne une note tout à fait exacte sur cette guerre d'usure et sur les difficultés sans nombre qu'ont eu à surmonter nos troupes pendant la pénible campagne d'hiver.

Je reproduis intégralement un passage de cet article qui a plus particulièrement attiré mon attention et que j'ai pu apprécier à sa juste valeur ayant moi-même été au front dans des conditions identiques :

« Les seuls besoins du ravitaillement imposent chaque nuit aux convois — car des voitures ne peuvent circuler que de nuit à si faible distance des gnet-



La viande est apportée par autobus aux cuisiniers du front.

« teurs allemands — des tours de force sans cesse renouvelés. Pas un trajet sans qu'un cheval glisse ou qu'un chariot verse. Et c'est alors toute une affaire que de se remettre en marche dans la boue, au milieu de l'obscurité qu'éclairait seulement, de balayures blafardes, à travers les fils de la pluie, le feu mobile des projecteurs ou l'étincelle des canons ».

La marche des convois a la plus grande importance et nul ne se doute des difficultés qu'il faut surmonter. Le schéma esquissé ci-dessous aidera le lecteur à comprendre la marche des services de l'Intendance et des Subsistances — depuis les grandes villes du Centre jusqu'au combattant — qui, largement approvisionné, doit à la bonne organisation de ces services de pouvoir, malgré toutes les souffrances qu'il endure, demeurer inébranlable face à l'ennemi qui ne peut le faire reculer.

La question économique dans la guerre actuelle, joue le premier rôle. Je retiens une conversation que j'eus il y a quelques mois avec l'Intendant directeur du ... corps d'armée.

Le départ devait avoir lieu dans la nuit; simple motocycliste, le hasard me mit en présence de cet officier général qui, me tendant la main, voulut bien me communiquer quelques impressions. La compétence indiscutable et indiscutée de ce chef bien connu dans l'Intendance souligne l'importance de sa réflexion. Il fut naturellement question de la guerre et de sa durée, du succès final :

« Souvenez-vous, me dit-il, de ce que je vous dis en ce moment : indépendamment des qualités combattives de nos troupes, il y a la question écono-



Pendant que la soupe cuit : un campement de cuisiniers en Woëvre.

« mique : — cette guerre est une guerre de ravitaillement, et nous les aurons de cette façon ! » J'ajouterai : c'est une guerre de gamelles.

Guerre de gamelles ! Guerre de lainages, d'habillement, de munitions, de pansements, de tabac, d'essence, guerre formidable dans laquelle les approvisionnements de toutes sortes prennent autant de place que le matériel d'artillerie, du génie, d'infanterie, d'aviation, etc...

Guerre donc de ravitaillement en toutes choses.

Les communiqués mentionnant les progrès faits de telle à telle tranchée ne

peuvent faire état de la mission moins démonstrative des services de ravitaillement, et cependant !...

Il serait trop long de développer la question administrative si parfaite de l'Intendance. Les moyens d'exécution seuls peuvent être exposés d'une façon très concise; ils permettront au lecteur de se rendre approximativement compte de la marche fort régulière, bien que complexe d'apparence, des diverses denrées : pain, viande, sucre, café, sel, eau-de-vie, riz, tabac, etc., jusqu'au moment où elles doivent être consommées.

Les vivres de quelque nature qu'ils soient sont entreposés dans les grands centres prévus d'avance sur le territoire, c'est-à-dire en arrière.

Un peu plus en avant sont installés des parcs de bétail, des boulangeries de campagne qui acheminent graduellement les quantités nécessaires demandées par les différents corps aux intendants d'armée.

Il en est de même pour les dépôts de vin, de blé, d'avoine, de munitions, etc. Ces denrées sont acheminées par voie ferrée, fluviale, automobile, convois, suivant les circonstances vers une station magasin. (S. M. sur notre schéma.)

Les stations-magasins conservent les produits de toutes sortes qui leur sont adressés des services spéciaux dirigés par des intendants, officiers gestionnaires ayant sous leurs ordres toute une hiérarchie d'employés, comptables, manutentionnaires, boulangers, bouchers, etc., acheminent vers les gares régulières (G. R.), les matières d'alimentation qui leur sont réclamées.

Dans chaque station-magasin est établie une boulangerie de guerre. La quantité de pain qui doit y être fabriquée chaque jour est fixée d'une façon formelle ainsi que celle qui doit y être conservée à titre de précaution.

Les gares régulières expédient les approvisionnements aux gares directrices, centres de ravitaillement. Ces gares desservent le plus souvent des villages, hameaux de petite importance. Nous approchons du front.

L'ennemi se trouve à une douzaine de kilomètres. C'est ici que commence le rôle des convois administratifs (CVAD) composés de files interminables de voitures de toutes sortes. On se rendra compte de la grande importance de ces convois en sachant qu'ils atteignent parfois jusqu'à cinq kilomètres de longueur.

Ce sont des magasins mobiles administrés par des officiers d'administration des subsistances ayant sous leurs ordres des sectionnaires (COA) qui distribuent les marchandises convoyées aux trains régimentaires (TR) lesquels les répartissent aux troupes combattantes.

Toutes ces opérations sont faites à des points et à des heures déterminés par le haut commandement des brigades, divisions, corps d'armée.

L'exactitude absolue est de rigueur. Tout est prévu :

Ne pas entraver la liberté des opérations;



Une corvée de vivres va ravitailler les hommes sur le front.

Maintenir intactes aussi longtemps que possible les réserves de vivres et les renouveler en temps voulu;

Réduire au strict minimum le nombre de voitures employées au ravitaillement et les fatigues imposées aux équipages;

Au cas où les transports seraient brusquement interrompus être toujours prêts à assurer l'alimentation.

En cas de retraite les convois et les trains régimentaires doivent précéder suffisamment les colonnes pour dégager le réseau routier et le laisser à la disposition exclusive des troupes. Mais il arrive souvent que les convois ne peuvent passer à l'avant et se trouvent à l'arrière presque en contact avec l'ennemi qui les menace pendant toute la durée de la poursuite. Leur situation devient alors très périlleuse et il convient quelquefois de les abandonner afin d'éviter au personnel qui les accompagne, train, intendance, sections de C.O.A. d'être tués ou faits prisonniers.

Les convois sont naturellement très surveillés par les services divers de reconnaissance employés par l'ennemi qui s'ingénie de toutes façons à les surprendre, les arrêter ou les détruire soit en leur lançant des bombes au moyen d'aéroplanes ou en couvrant de projectiles les routes qu'ils doivent emprunter lorsqu'elles sont à portée de leurs tirs, ainsi que les points de ravitaillement et plus particulièrement les endroits de distribution.

Si la tâche du service de ravitaillement au front est méritante, il ne faut pas oublier, non plus, celle du ravitaillement à l'intérieur; cette tâche si elle est moins en relief n'en est que plus délicate, plus difficile et plus absorbante. N'est-elle pas d'ailleurs le véritable point de départ du bon fonctionnement du service de l'avant?

En effet pour assurer l'important service des ports où arrivent de l'Étranger et des Colonies les denrées de toutes sortes, les officiers du service des subsistances ne disposent que d'un personnel très restreint qui doit fournir une somme de travail considérable. Ce personnel, officiers et soldats, ne connaît depuis longtemps ni un jour de repos, ni un dimanche, ni un jour de fête. Dès 5 h. 30 du matin, ils sont à la besogne, sur les quais ou dans les entrepôts; souvent ils ne terminent qu'à 8 ou 9 heures du soir une dure journée interrompue seulement par le temps indispensable aux repas. Les uns transportent du matin au soir des sacs de café, sucre, riz, sel, haricots, avoine, blé, seigle, foin comprimé, etc., etc. Les autres, et c'est certainement là le travail le plus pénible et le plus dangereux, sont occupés au service des viandes frigorifiées.



AVANT L'OFFENSIVE DANS LA RÉGION D'ARRAS

Le généralissime Joffre, préside au départ des troupes qui gagnent les différents points où va se produire l'attaque.



C'est un glorieux drapeau que celui du ...^{me} d'Infanterie! Il s'est beaucoup promené sur les champs de bataille. Tour à tour ses trois couleurs ont resplendi en Lorraine, à La Fère-Champenoise, à Ypres, à Neuville-St-Vaast; maintenant il est à Arras! Sa soie fut transpercée par les balles et les schrapnells, sa hampe fut brisée par un obus qui fracassa le bras du lieutenant qui le portait. Ce bel étendard a été quatre fois cité à l'ordre du jour de l'armée, il est décoré de la croix de la Légion d'Honneur. A la suite des journées des 16, 17 et 18 Juin, il vient de recevoir la Croix de Guerre !...



LA GUERRE AU CAUCASE (Composition de J.-B. DE JANKOWSKI.)

En attendant qu'ils reprennent l'offensive contre les austro-allemands et leur infligent en Galicie et dans les Carpathes la défaite que les critiques militaires de tous les pays prédisent et attendent, les Russes viennent de mettre les armées turques du Caucase en pleine déroute. Mal équipés, dépourvus d'armes et de canons modernes, mal ou pas ravitaillés, les Turcs se battirent cependant comme des lions; devant la supériorité de nos alliés, ils cédèrent sur tous les points et subirent la poursuite éfrénée de leurs vainqueurs. Ils criaient, résignés, le mot qui résume leur fatalisme : « kismet », et ce n'était plus par les villages incendiés, et les monts et les vallées qu'une fuite éperdue de régiments entiers, pêle-mêle, infanterie et cavalerie, qui culbutaient les obstacles de toute sorte que peu de jours auparavant ils avaient eux-mêmes dressés en vue de leur défense. Bref, a dit un témoin oculaire, ce n'était pas une retraite, — mais une vraie débandade.

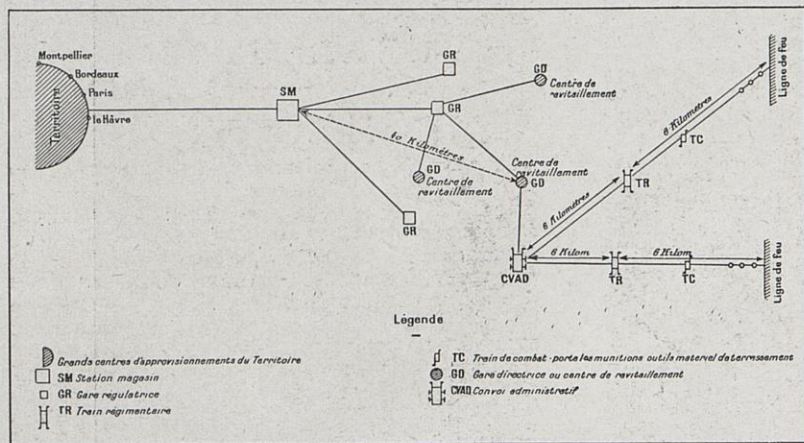


Schéma indiquant les différentes étapes du ravitaillement.

Pénible, car le maniement de ces quartiers de bœuf qui pèsent parfois jusqu'à près de 100 kilogrammes n'est pas chose facile. Ces viandes déchargées des navires sont en partie expédiées en wagons directement aux armées, le reste entreposé dans des installations frigorifiques. Dangereux, en considération de la température des chambres froides, des entrepôts frigorifiques, température variant entre moins 10 et moins 15 degrés centigrades ! Et là il faut arrimer cette viande à trois ou quatre mètres de hauteur.

Dans la majeure partie de ces chambres froides, la basse température est obtenue par des courants d'air froid. Il est inutile d'insister sur le danger que présente, même pour les gars les plus solides, le passage immédiat de la température extérieure à une température presque sibérienne et de plus produite, en partie, par des courants d'air !

Plusieurs de ces malheureux ont déjà succombé, d'autres sont à l'hôpital ayant contracté congestion pulmonaire, fluxion de poitrine, pleurésie, etc., et il est à craindre que tous ne sortent pas rétablis malgré les soins dévoués dont ils sont entourés. Combien en tombera-t-il encore au cours des mois d'été ? où il leur faut passer sans transition de la température extérieure, 25 à 30 degrés au-dessus de 0, à la température moyenne des chambres froides qui est de 10 à 11 degrés au-dessous ? Soit une différence de 40 degrés en moins !

Il est regrettable que les noms des malheureux qui succombent ainsi ne figurent pas à côté de ceux de leurs camarades tombés dans la tranchée et sur les listes du livre d'or et de gloire, de ceux qui sont « morts au champ d'honneur ».

Ne sont-ils pas animés du même souci du devoir et ne font-ils pas le sacrifice de leur vie au même titre, pour le même idéal et pour la même grande cause ! ? J'irai même plus loin : certains officiers et soldats font ce dur service depuis des mois et des mois — ils ont lutté contre la fatigue, les indispositions passagères, contre le sommeil et l'épuisement pour assurer leur service sans demander ni prendre jamais une heure de repos. Pourquoi les plus intelligents, les plus intrépides, les plus dévoués, les plus travailleurs ne seraient-ils pas cités, comme leurs camarades qui se battent avec courage, à l'ordre du corps d'armée ou de l'armée ?

Je dois ajouter d'ailleurs que beaucoup d'entre eux, officiers et soldats ont demandé depuis longtemps et à maintes reprises à faire partie d'une formation

de campagne ; mais pour ce dur et important service il faut des officiers compétents, à même de juger de la qualité des arrivages, d'en contrôler les quantités, d'en assurer la réexpédition, la conservation etc.

Le haut commandement n'a pas cru devoir satisfaire à leur demande d'aller rejoindre les armées ; ne faut-il pas que tous les services soient assurés ? L'objection est juste. Mais il serait équitable que ces braves ne soient pas oubliés ; il conviendrait de récompenser tout comme à l'avant les plus dévoués et de



La mitraille n'empêche pas la soupe d'arriver dans les boyaux et les tranchées.

reconnaître que ceux qui succombent tombent au champ d'honneur aussi bien que s'ils étaient frappés d'une balle ennemie.

Je souhaite qu'une voix plus autorisée que la mienne s'élève pour demander qu'il soit rendu justice à ces modestes mais sublimes travailleurs.

Puissent ces quelques explications éclairer l'opinion du public et lui permettre d'apprécier les mérites trop ignorés de l'intendance, du service des subsistances et des convois administratifs. Qu'il sache bien que ces services sont le ressort qui permet à la machine guerrière de se mouvoir ; qu'il sache que les dangers qu'ils courent sont nombreux et imprévus, que les fatigues les plus grandes leur sont imposées de jour et de nuit.

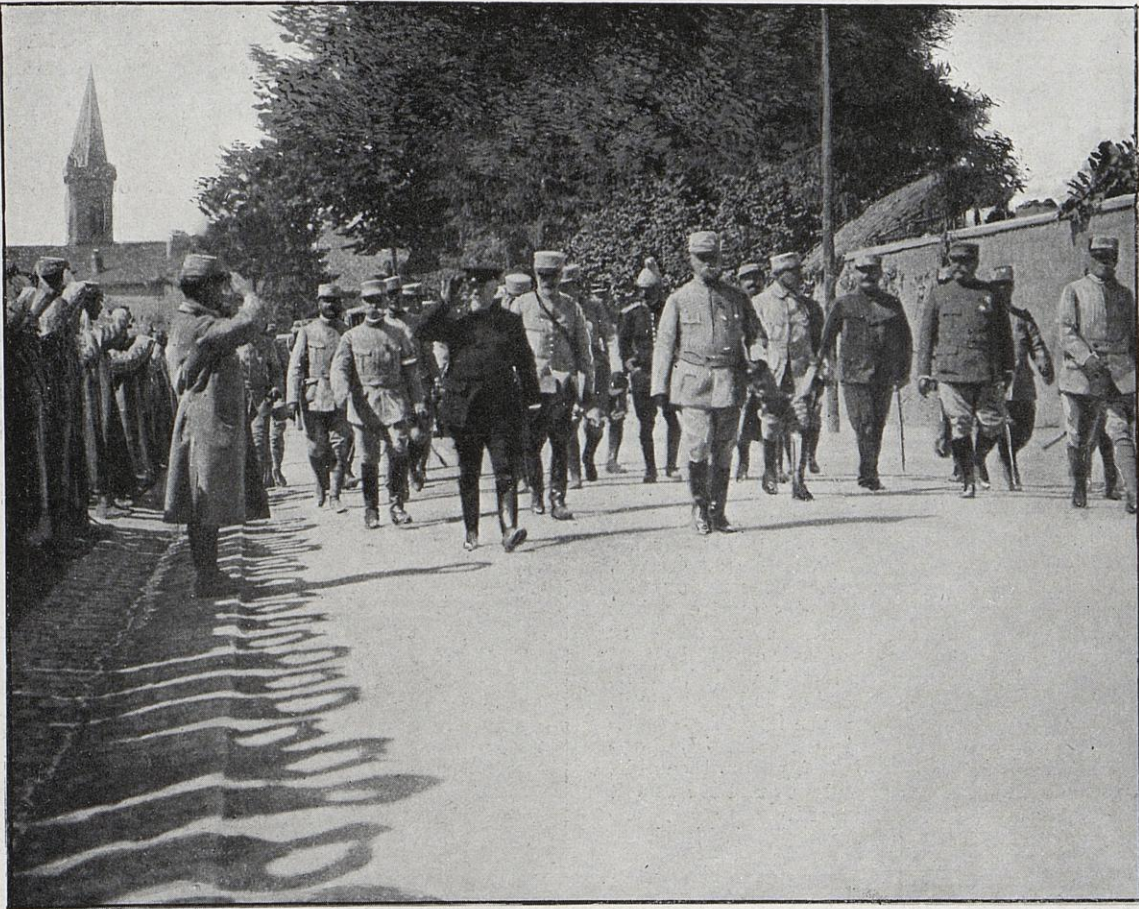
Le mérite de ceux qui sont demeurés dans les services sédentaires de l'arrière ne doit pas non plus être méconnu : ils travaillent dans la tranquillité qui leur est indispensable pour assurer sans à-coups les transports de vivres et de denrées diverses dont ils ont l'immense responsabilité et à la bonne expédition desquels concourent, avec un dévouement inlassable, les employés de tous grades des chemins de fer qui méritent également la reconnaissance du Pays.

LÉO DE LIGNÈRE.



LE MUR D'ACIER

On sait le rôle prépondérant que joue la mitrailleuse dans la guerre actuelle. Les alliés sont maintenant abondamment pourvus de ce fusil à manivelle que les soldats appellent le « moulin à café ». Avec le tir tournant, quelques mitrailleuses suffisent pour jeter instantanément un véritable mur d'acier entre les tranchées et les tentatives d'assaut de l'ennemi : — véritable mur de mort que nul ne saurait escalader.

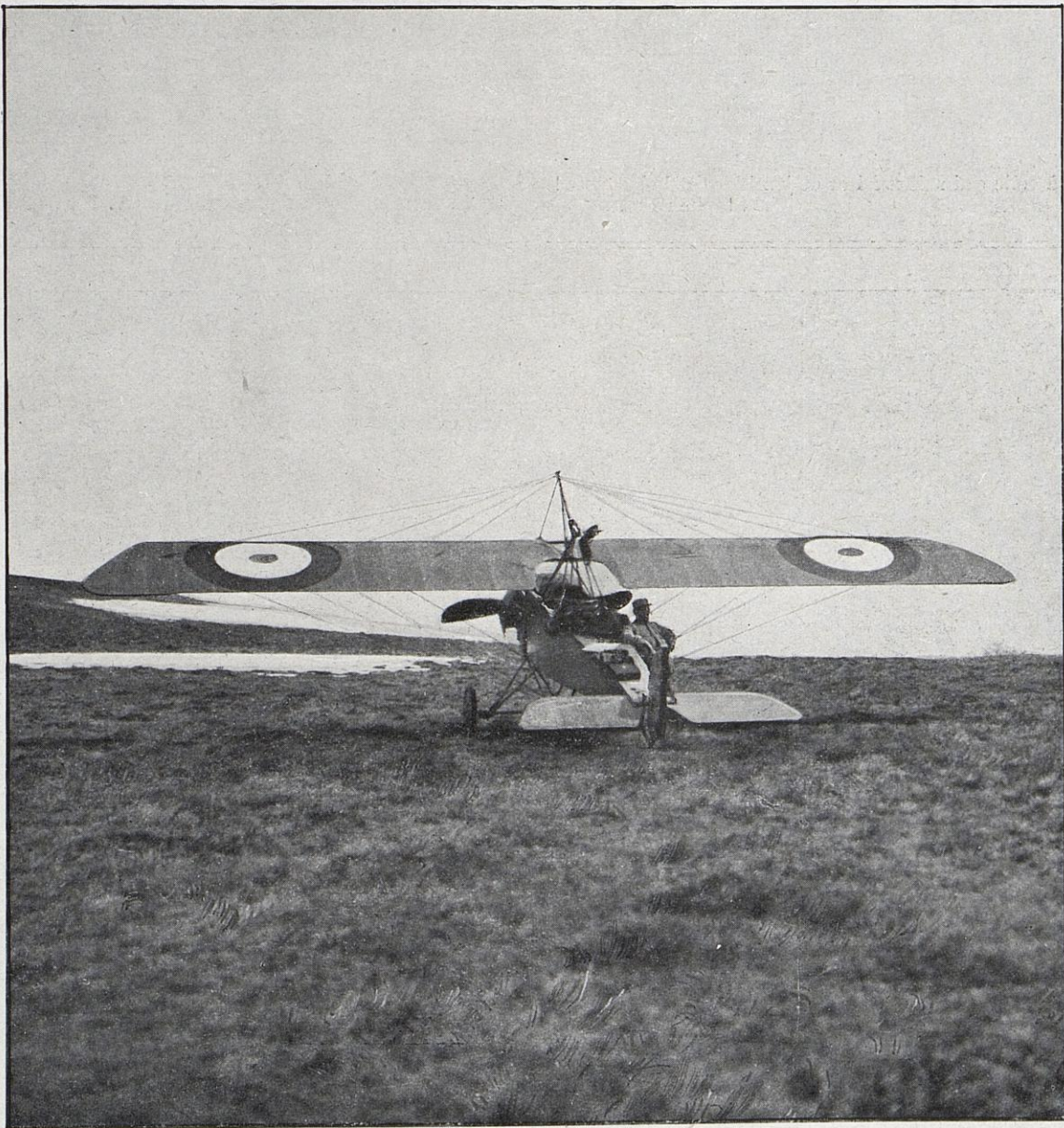


LE RÉCENT VOYAGE DU PRÉSIDENT DANS LA MEUSE

Continuant la série de ses voyages sur le front, le Président, accompagné d'un nombreux état-major, vient de visiter diverses bourgades et divers groupements militaires de la région de la Meuse. Partout, M. Poincaré fut accueilli avec le plus affectueux et le plus respectueux empressement par les populations. Quant aux soldats ils ne ménagèrent pas leurs acclamations au chef de l'Etat se risquant si près de la ligne de feu.

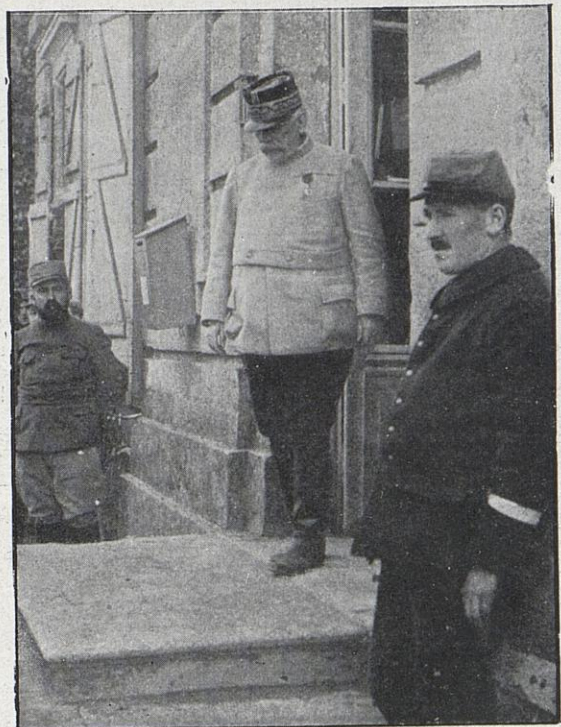


L'auto présidentielle acclamée par les troupes.



P... EN SENTINELLE

L'aviateur P... , au cours d'une de ses belles randonnées aériennes, s'arrête sur un haut sommet prêt à fondre sur l'oiseau ennemi qui apparaîtrait à l'horizon.



LE GÉNÉRALISSIME

Celui sur lequel repose tout le poids des opérations. sortant, songeur et réfléchi, d'un état-major de la région d'Arras.



Le fusil en main, car il faut être prêt à toute éventualité, P... se repose un instant avant de reprendre son vol.

LA VIE DIPLOMATIQUE

NOS VOLONTAIRES

Les *Amitiés Françaises* ont eu l'heureuse idée de publier une étude sur les volontaires étrangers qui se sont engagés au service de la France. Elles étaient d'autant plus qualifiées pour faire ce travail que, dès le début de la guerre, elles avaient ouvert un bureau pour recevoir ces engagements et qu'elles ont eu leur part dans le recrutement spontané des soldats appartenant à d'autres pays que le nôtre, qui se sont librement enrôlés sous notre drapeau.

Le chiffre en est suggestif : 32.000 au minimum. La plupart des nationalités y sont représentées : depuis les Turcs jusqu'aux Américains du Nord et du Sud, en passant par les Italiens, les Grecs, les Polonais, les Roumains, les Luxembourgeois, les Tchèques, — et naturellement les Alsaciens-Lorrains qu'il faut hélas classer légalement parmi les étrangers jusqu'au jour où nos deux provinces auront été réintégrées dans l'ancienne patrie.

On sait avec quel courage ils se sont battus, les pertes considérables qu'ils ont subies, la mort glorieuse de certains de leurs chefs comme les deux frères Garibaldi, dont l'illustre père — l'ancien vainqueur de Châtillon-sur-Seine en 1871 — écrivait le 20 août dernier : « Nos ennemis de 1870 vont recevoir la leçon méritée qu'on attendait depuis quarante ans. Quarante années pendant lesquelles ils n'ont su recueillir que de la haine et du mépris ». La France inscrira le nom de ces braves, qui lui sont doublement chers, à côté de celui des Français qui seront tombés dans la lutte épique où se joue le sort du monde et qui aura sans doute été la plus atroce et la plus meurtrière de l'histoire moderne.

Mais ne trouvez-vous pas que c'est pour tous les pays une leçon d'une force singulière que celle de ces enrôlements contractés par des hommes de toutes les professions, de toutes les nations et de tous les âges, qui réclament simplement et héroïquement leur place parmi les défenseurs du droit des peuples et de la liberté ? Rien ne les y amène que leur conscience, rien ne les y conduit que le sentiment de leur devoir général vis-à-vis de l'humanité. Il dépend d'eux de vivre heureux et tranquille, de contempler de loin la tourmente sans y prendre aucune part, d'assister en témoins au duel gigantesque provoqué par des souverains uniquement guidés par l'ambition et par des gouvernements affolés d'orgueil. Et pourtant, ils quittent tout, leur foyer, leurs amis, leurs familles, leurs occupations et leur existence paisible, pour se jeter dans la mêlée où ils vont au devant de la gloire et de la mort.

Que l'Allemagne en montre donc autant !

Qu'elle nous dise où sont ses volontaires ! Qu'elle nous fasse connaître les étrangers qui ont pris du service sous son drapeau ! Il y en a certes, et beaucoup. Mais ce sont des étrangers recrutés par la force : des Danois, des Polonais, des Alsaciens, des Lorrains. Ils ne sont dans les armées du Kaiser, comme d'autres étrangers dans les armées de l'Autriche-Hongrie, que parce qu'ils seraient fusillés s'ils se dérobaient à cette obligation qu'ils maudissent. Ils n'y sont que comme les Tchèques, les Roumains, les Serbes, les Bosniaques, les Croates, et tant d'autres figurants des armées autrichiennes, dont le rêve le plus cher serait de passer dans l'autre camp. C'est ce qui faisait dire à Albert de Mun avec tant de justesse : « La France a des volontaires étrangers, l'Allemagne, elle, a des déserteurs ».

Étrange résultat pour un pays qui se flatte de personnifier le *summum* de la culture, d'être doué de toutes les qualités, de posséder tous les mérites, d'éclipser l'univers par la science, les arts, la philosophie, et d'être destiné par Dieu à donner des lois au monde entier ! Il semble que le pouvoir d'attraction de cette prétendue race supérieure, créée tout exprès pour dominer et gouverner les autres, devrait être tel que, des quatre points cardinaux, ses admirateurs affluent vers elle et se montrent trop honorés de la servir en combattant à ses côtés. Eh bien non, au lieu de venir à elle ils la fuient, au lieu de la rechercher ils la redoutent, au lieu de se dévouer à sa cause ils font ce qu'ils peuvent pour qu'elle soit vaincue. « L'ami Luther » et « le vieux Dieu » assistent, à ce qu'il semble, impassibles à ce démenti sanglant que l'événement inflige à leur oracle Guillaume II.

Ce fut toujours, au contraire, depuis bien longtemps, un des privilèges de la France de grouper autour d'elle les amis conscients de la justice, les patriotes épris de liberté, les âmes nobles et indépendantes, et de les attirer jusqu'au sacrifice suprême par la seule vertu des idées qu'elle incarne et qu'elle défend. Ses armées sont, comme disait Michelet, de « grandes légions fraternelles », où les procédés de la discipline obligatoire, telle que la pratiquent les officiers prussiens, revolver au poing derrière leurs soldats, sont inutiles pour déterminer les grands courants qui emportent la victoire.

Les recrues qui lui arrivent de l'étranger sans aucune contrainte, par l'effet de leur seule volonté, et qui combattent au premier rang dans les tranchées les plus menacées, l'aiment autant que ses propres enfants. Elles l'aiment, au fond, pour les mêmes raisons, pour les principes qu'elle porte en elle, pour les symboles qu'elle représente et dont la disparition serait aussi mortelle pour l'humanité que pour elle-même. Honneur à tous les volontaires qui lui donnent leur vie ! Honneur à celle qui sait mériter et justifier cet holocauste !

Stephen PICHON.

UN OBUS ALLEMAND EST VENU TOMBER LA

Oh le terrible, oh l'odieux effet de ce lourd poids malfaisant, imbécile et cruel. Un obus de 105 allemand, tiré de bien loin, est venu choir sur une aile de ce château. La masse de métal écrasante a traversé le mur, puis elle a explosé dans le silence et la solitude de cette demeure abandonnée, ravageant tout, bouleversant meubles et choses, formant un chaos désastreux et horrible.

Lorsque s'étaient produits les jours cruels du début de la guerre, lorsque les hordes d'ennemis se ruant vers Paris, avaient traversé un coin du département, les châtelains de céans s'étaient enfuis, laissant toutes choses en place.

Voici l'aspect que présente actuellement la demeure. Un obus allemand a passé par là !



Un coin du château de.... (environs de Quennevières) après l'explosion d'un projectile de 105 allemand.



DANS LES TRANCHÉES, A

Une canonnade violente est toute voisine et d'instant en instant se rapproche. Nos vaillants troupiers attendent philosophiquement que leur tour vienne d'être arrosés.

Le tir des Allemands se précise, maintenant les obus tombent sans répit autour de la position. Sur l'ordre de leurs officiers désireux d'éviter des morts inutiles, nos soldats s'effacent le long de la tranchée.



CEUX QUI NE REPASSERONT PAS LE RHIN. (Composition de M. ROYET.)

Ils sont nombreux déjà et le seront davantage encore... Sur les champs de bataille de Belgique, de France, de Pologne, de Galicie, les Allemands ont laissé la fleur de leur jeunesse, des millions d'hommes qui, vivants, auraient demain décuplé la force, la prospérité de leur pays et que la folie criminelle de leur empereur a sacrifiés à l'idée stérile du pangermanisme. Ce sont les forces vives de l'Allemagne qui sont désormais éparpillées en grappes de cadavres sur les routes de France et d'Europe. Dans les songes du kaiser, une gigantesque danse macabre doit avoir supplanté le rêve de l'hégémonie teutonne sur le monde.



Dans une plaine , nos officiers, nos chimistes et nos ingénieurs essaient de nouveaux explosifs.



Sur un autre point, c'est dans les bois, qu'on étudie les ravages occasionnés par les nouveaux projectiles.

LES NOUVELLES INVENTIONS

Notre armement va s'améliorer, nos moyens de défense contre un ennemi sans pudeur et sans scrupules vont se perfectionner ! On nous aura forcé la main. Trop longtemps nous nous comportâmes, dans cette guerre, en gentlemen, en paladins. Certes au mois d'août dernier nous ne songions guère à préparer une agression quelconque contre qui que ce fut. En vingt occasions nos ministres et nos hommes d'Etat l'ont affirmé, proclamé hautement, mais quelle preuve meilleure pourrait-on en donner, que de parler de l'état de nos approvisionnements de guerre l'été dernier ? Nous rêvions si peu de tenir le rôle d'agresseurs dans un conflit, que nous avions à peine de munitions, peu d'explosifs, presque pas d'obus, point de gros canons.

Quand on a la conscience tranquille, on ne soupçonne pas de noirs desseins chez les autres.

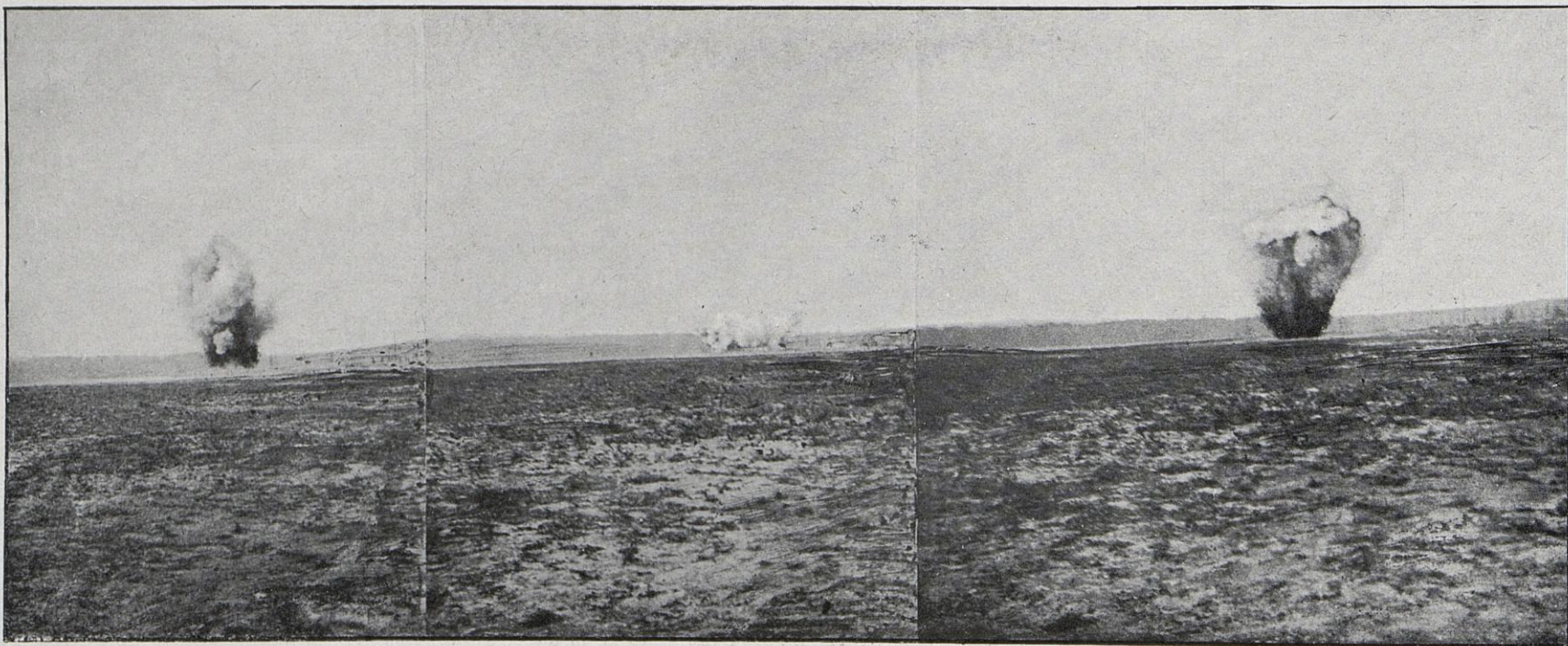
Lorsque la guerre nous eut été déclarée par l'Allemagne, nous nous battîmes, proprement, loyalement, de tout notre cœur, mais en braves gens



L'abri sous lequel prend place la commission d'essai des engins expertisés.

qui ne sauraient se servir d'armes infâmes. C'est alors que l'ennemi commença à user de toutes ses odieuses découvertes : nuages délétères, liquides enflammés, grenades répandant des senteurs mortelles, obus incendiaires. Toujours chevaleresques, nous continuâmes à jouer dignement, franchement notre partie.

Mais à la fin l'indignation nous vint, et — si nous en croyons les journaux suisses — nos commissions des inventions se décidèrent à entrer résolument dans la lice. Toujours d'après les journaux suisses (bénis soient-ils de nous donner ces nouvelles !) on préparerait, de notre côté des inventions précieuses...



NOTRE ARMEMENT SE PERFECTIONNE

Dans la vaste plaine qui s'étend à l'horizon, explosent les projectiles qui demain iront, dans les lignes ennemies, prouver et proclamer la fertilité, l'ingéniosité du génie français.

LA BIENFAISANCE A PARIS PENDANT LA GUERRE

Ne trouvez-vous pas que, depuis le jour où l'Allemagne a déclaré la guerre à la France, il y a eu quelque chose de changé chez nous ? Ce Paris frivole, ce Paris amuseur et amusé, cette Babylone moderne où tant d'étrangers, aujourd'hui nos ennemis et depuis toujours nos détracteurs, étaient si heureux de venir se perdre, ce Paris dont Satan eût fait, à ce que l'on eût pu croire, la capitale de son empire, s'est ressaisi, réveillé tout à coup pour devenir le centre de la charité, le cerveau de la bienfaisance française. Les vertus qui, par modestie sans doute, se tenaient discrètement à l'écart, ont réapparu plus agissantes que jamais. Cette fièvre de dévouements n'a eu d'autre cause que le danger collectif. Des doctrines et des opinions qui allaient jusqu'à la haine nous divisaient ; au premier appel du clairon, on a tout oublié pour ne penser qu'à l'envahisseur. Les Français en état de servir la patrie se sont rués pour voler à son secours.

Restaient ceux qui pour raison d'âge ou de santé étaient condamnés à garder leurs foyers. Ceux-ci ont formé une armée non moins utile que celle qui était allée défendre nos frontières : l'armée de la charité. Elle a trouvé à doubler, à tripler ses effectifs en s'adjoignant les femmes. Qui dira le zèle, la ferveur avec lesquels nos mères, nos épouses, nos sœurs, de toutes classes et de toutes conditions, se sont vouées à soulager la misère et la souffrance ! Toutes, elles se sont ingénies à chercher et elles ont trouvé en leur délicatesse et leur tendresse infinies quelles étaient les œuvres les plus capables d'atténuer la pauvreté, de secourir les détreffés, d'encourager les vaillances, de soutenir le moral.

L'Etat, dès les premiers jours, avait donné l'exemple. Afin que les combattants ne fussent pas inquiétés sur le sort de ceux qu'ils avaient laissés chez eux, il avait institué l'allocation journalière pour les familles des mobilisés, les secours pour le chômage. A côté de ces subsides qu'une loi avait accordés aux défenseurs du pays, vinrent se greffer de multiples fondations que la charité privée fit éclore. Mais cette floraison du bien qui a poussé spontanément avait, il faut le proclamer, rencontré un terrain tout préparé grâce à trois sociétés fondées bien avant la guerre : ces trois sociétés — je les cite par ordre de naissance — sont : la Société française de Secours aux blessés militaires datant de 1864 (présidente la comtesse d'Haussonville), l'Association des Dames françaises datant de 1879 (présidente Mme Ernest Carnot) et l'Union des Femmes de France datant de 1881 (présidente Mme Pérouse). Toutes trois, rivalisant de zèle sous la dénomination générale de la Croix-Rouge française, ont déjà rendu les plus signalés services. Nous allons en parler très prochainement.

A cette splendide mobilisation féminine correspondit un beau mouvement de solidarité sociale : ce fut la création du Comité de Secours national, qui, né le 6 août 1914, groupa les concours les plus variés dans le seul but de secourir la misère. Au Comité de Secours national siègent en un électisme que seuls les événements pouvaient produire les membres les plus éminents du Gouvernement et du Parlement, à côté de l'archevêque de Paris et du grand rabbin de France et des têtes du Parti socialiste ou de la Confédération du Travail, tous guidés, en leur esprit large et généreusement équitable, par le doyen de la Faculté des Sciences M. Paul Appell, assisté du professeur Guillet, secrétaire général du Comité. Je dirai en son temps quelle a été la vaste mission remplie par cette œuvre. J'ai tenu à montrer, avant d'entrer dans le vif de la question, que le mouvement de patriotisme charitable dont la France et Paris ont donné l'admirable exemple avait été organisé en principe dès la déclaration de guerre et que cette semence féconde n'a eu qu'à germer.

Trois mille œuvres ont pris naissance. Comment les énumérer sans paraître fastidieux ? Comment nous guider dans ce labyrinthe de la bienfaisance pour pouvoir montrer les nobles et utiles efforts qui ont été réalisés ?

J'ai pensé que les sociétés surgies à l'occasion de et pour la guerre devaient passer avant les œuvres civiles, et qu'il convenait de faire une place à part aux secours destinés à venir en aide aux réfugiés, aux victimes de l'invasion. Cette division en trois grandes catégories nous permettra de parcourir de façon à peu près complète la série des bienfaits de toute sorte imaginés par la pitié française. Mais je n'ai pas la prétention de citer toutes les fondations : ces oublis, pour être parfois volontaires, parfois indépendants de mes meilleures intentions, ne devront jamais être mis sur le compte de l'indifférence ou d'une idée de blâme. Il faut nous imprégner de cet exemple : actuellement, dans les combats admirables qui se livrent, on passe sous silence le nom de beaucoup

de héros. Il en doit être de même de l'armée de la charité. Passons-la en revue avec impartialité ; c'est une vision vraiment réconfortante.
(A suivre). Louis SCHNEIDER.

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

La semaine du 19 au 26 juin a vu se développer sur le front occidental de la guerre un certain nombre d'actions offensives entamées par nos troupes. Le secteur sur lequel se porte plus particulièrement l'attention, bien que nos progrès y soient maintenant très ralentis, en raison des renforts que l'ennemi a pu y recevoir, est toujours celui qui s'étend au nord d'Arras, dans la direction de Lens. Là, nous avons acquis divers résultats par des opérations locales successives dont la nécessité s'imposait. Ainsi, l'attaque du village de Souchez était gênée au nord par l'ennemi accroché dans le fond de Buval, en contre-bas des pentes sud-est de Notre-Dame-de-Lorette. Ses feux prenaient nos troupes à revers, et bien que ce fond de Buval fût une position presque intenable, il s'y cramponnait avec obstination. Pour en avoir raison, il a fallu détruire presque tout ce qui s'y trouvait.

Alors, nous avons pu étendre notre front au delà de Souchez et parvenir vers un point côté 119, à l'est de ce village. Ce point, où nous arriverons très prochainement, si ce n'est déjà fait, nous mettra en possession de la suite du mouvement dominant de Notre-Dame-de-Lorette, coupé par la vallée du Carency. De là, nous commanderons à courte distance Givenchy-en-Gohelle et la plaine qui s'étend vers Liévin et Lens.

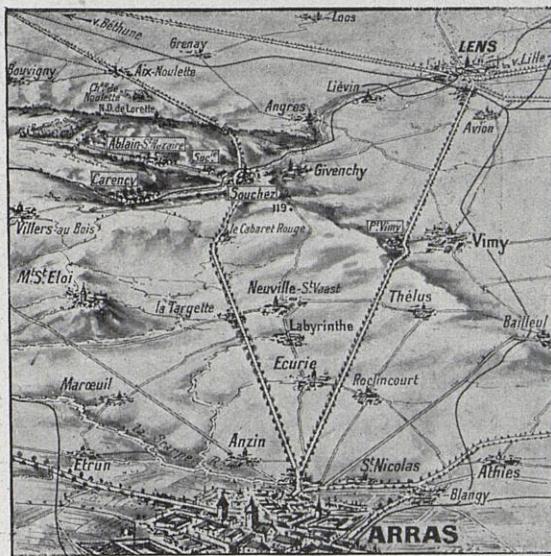
Mais le fait le plus saillant a été la prise totale de cet ensemble formidable de fortins reliés par des tranchées, des batteries et des boyaux, que nos soldats, sur la description faite par les aviateurs, avaient dénommé le *Labyrinthe*. Ce point d'appui extrêmement solide de la défense allemande s'étend au sud et au sud-est de Neuville-Saint-Vaast, entre la grande route d'Arras à Lille et le chemin vicinal qui dessert Ecurie et Neuville ; il ne mesure pas moins de 2 kilomètres de côté. J'ai déjà dit (*Monde Illustré* du 12 juin) de quel intérêt capital était pour nous son acquisition.

Après ce brillant succès, on constate un peu d'accalmie, et la parole reste au canon pour la préparation des attaques suivantes. Quelle que soit la force des lignes ennemies, nos héroïques soldats parviennent à les enlever, tandis que les nôtres restent intactes, malgré les plus furieux assauts. C'est à peine si, sur quelques points les Allemands arrivent parfois à reprendre quelque élément de tranchée perdu la veille, avant que nos troupes n'aient eu le temps de le retourner contre eux. Notre front est donc très solide ; et si, comme nous devons le prévoir, l'ennemi renouvelle sur un point ou un autre ses assauts en masses, il y rencontrera une résistance au moins égale à celles qu'il a trouvées déjà et qui lui ont été si fatales sur les lignes de l'Yser.

Depuis la semaine dernière, la retraite des Russes s'est accentuée, au centre de leur front de bataille. Leur aile droite tient toujours sur la direction donnée par le cours de la Tanew, prolongée par le San inférieur dans le voisinage de la frontière. Ainsi disposée, elle regarde le sud-ouest et elle est une perpétuelle menace pour la gauche allemande marchant vers Lemberg, et à plus forte raison au delà de cette ville, maintenant évacuée par les Russes. L'aile gauche est toujours fermement établie, jusqu'à présent, sur le Dniester. Elle inflige de graves échecs aux forces allemandes et autrichiennes qui parviennent sur divers points à franchir le fleuve, en les reconduisant la baïonnette dans les reins sur la rive opposée. Mais cette situation de l'aile gauche n'est pas sans danger, si le centre recule sensiblement. Au 26 juin, ce centre est encore presque à Lemberg, un peu à l'est de la ville, et les Russes arrêtent l'ennemi par des contre-attaques vigoureuses. Il est possible que leur intention soit de ne pas céder davantage et de reprendre bientôt l'offensive. Mais il paraît plus probable que leur lente retraite, arrêtant l'adversaire à toute occasion par de nouveaux coups de boutoir à pour objet de gagner du temps, un temps mis à profit pour fortifier une nouvelle ligne de défense en arrière, laquelle ne peut être que celle du Bug, prolongée dans la direction de Tarnopol. La ligne du Bug est sérieuse en territoire russe, où la rivière prend de l'importance comme obstacle, avec les points d'appui des places fortes. En avant de la droite, la Vistule avec Varsovie forme flanc offensif. Mais le haut Bug n'a pas la même valeur en Galicie. Il faut donc y suppléer par une solide organisation défensive.

Si l'armée russe se retire sur le Bug, laissant des forces très importantes sur le San inférieur jusque vers Sandomir, ainsi que sur la Tanew, la situation, fort intéressante, se présentera ainsi qu'il suit :

L'armée allemande attaquant sur le Bug se trouverait menacée sur son flanc gauche et jusqu'à 140 kilomètres en arrière de ce flanc, par la droite russe. Obligée de se garder fortement dans cette direction, elle ne pourrait guère progresser ; car en cas de victoire russe remportée sur la Tanew, la route de Przemysl serait ouverte du nord au sud, et la situation des masses lancées vers le Bug deviendrait désastreuse. Il en serait de même en cas d'échec sur le Bug, et en cas d'attaque des



LA RÉGION D'ARRAS

Allemands du sud vers le nord, dans la direction de Varsovie. En deux mots : l'armée russe formerait une tenaille entre les mâchoires de laquelle serait engagée l'armée allemande. Alors, tout dépendrait de la force relative des masses en présence. Les hommes ne manquent pas aux Russes ; s'ils ont des armes et des munitions autant qu'il en faut, la partie sera belle, et elle se présentera dans des conditions plus favorables que jamais. Tout est là : Des hommes, des armes, des munitions.

Ainsi, la chute de Lemberg, fait politique très important à l'avantage des Austro-Allemands, fait largement exploité par eux, vis-à-vis de leurs nationaux dont il remonte le moral, et vis-à-vis des neutres dont il prolonge les hésitations, peut devenir pour les Russes un avantage stratégique très réel. La disposition de leurs armées sur le théâtre des opérations, après l'évacuation de Lemberg, les met dans une situation militaire beaucoup plus favorable que devant Przemysl, et surtout que sur les Carpathes. Là, elle était inverse ; car elle présentait vers le col de Dukla un saillant très dangereux, au raccordement de leur front principal dirigé face au sud vers la Hongrie, et de leur flanc droit, sur la Dunajec, face à Cracovie. Et plus ils devaient progresser vers Buda-Pesth, plus ce danger de leur droite devait augmenter. Mais il ne suffit pas que géographiquement les conditions soient avantageuses ; encore faut-il être en état d'en profiter. Évidemment les Russes reçoivent maintenant des munitions. Dans quelle mesure ? Nous l'ignorons.

La situation ne s'est pas sensiblement modifiée sur le front italien, au cours de la dernière semaine ; mais nos alliés ont consolidé leurs gains, ainsi que leurs positions vers les passages des montagnes. Ils ont progressé sur l'Isonzo, notamment autour de Gorizia, ainsi que plus au nord, sur les voies d'accès de Tarvis. Malborghetto, toujours sous le feu de leur artillerie, est très éprouvé surtout par leurs pièces de gros calibre ; les forts sont démolis, malgré leurs coupes blindées. De ce qui se passe là, on tire les mêmes conclusions que de ce qu'on voit en Belgique et en France : C'est la faillite de la fortification permanente et le triomphe des ouvrages de campagne.

Il pourrait bien arriver que l'allure de la guerre sur le front italien, pour peu que les positions des deux adversaires se maintiennent quelque temps les mêmes, arrive à ressembler beaucoup à ce qu'elle est en France, une lutte de deux organisations défensives presque impénétrables, l'une en face de l'autre.

L'affaire des Dardanelles, sur un front relativement étroit, prend la même tournure. Du côté des Russes seulement, et encore pas partout ; les événements ont été jusqu'ici trop variés et trop rapides, sur de vastes espaces, pour que cette espèce de *crystallisation* se soit produite. Mais elle est déjà réalisée en partie et on peut prévoir qu'elle se généralisera. Alors, s'il n'intervient pas quelque nouveau facteur, ce sera partout la guerre d'usure, sans autre solution possible.

Général BERTHAUT.

A LA LIGUE DES ENFANTS DE FRANCE

COMITÉ DU SECOURS EN ALSACE-LORRAINE

Un comité, au sein duquel nous retrouvons tous les noms de la chère et vieille Alsace, tous ceux qui furent si admirables aux heures les plus tragiques de 1870, s'est formé pour venir en aide aux populations des



Les petits émigrés de Thann recevant le trousseau que leur donnent leurs bienfaitrices.

parties reconquises de nos chères provinces.

Tandis que nos départements envahis ont conservé leurs représentants au sein du parlement, nos provinces annexées ne peuvent compter pour faire connaître leur misère et leurs besoins que sur des bonnes volontés individuelles, et c'est pour les réunir que s'est constitué un comité de secours en Alsace-Lorraine, sous le haut patronage de Mme Poincaré avec la présidence de Mme Siegfried et de sa dévouée secrétaire générale Mme Marcellin Pellet.

Et c'est ainsi que ces jours derniers dans l'hôtel que M. le marquis de Chaponay avait mis à la disposition des organisatrices, trente-cinq garçons de huit à douze ans qui arrivaient directement de Thann ont été l'objet de maternelles gâteries. Ces enfants qui partaient le soir même pour Anglesqueville en Normandie, dans la propriété que Mme Sadi-

Carnot met gracieusement à leur disposition étaient accompagnés d'un professeur chargé de substituer à la fameuse Kultur, notre culture nationale française faite d'équité, d'indulgence, de générosité.

Et c'est par une acclamation unanime de : « Vive la France » que nos jeunes compatriotes tinrent à montrer leur gratitude vis-à-vis de celles qui pensent déjà à ramener plus tard ces petits émigrés à leur foyer d'Alsace — bientôt et pour toujours redevenu français.

Maurice MEYS.

LA MODE

Me voici de nouveau chargée de parler ici de la mode !

On a partout compris l'effort demandé par l'industrie de luxe, destiné à maintenir à l'étranger, malgré le malaise économique prolongé, le renom du goût français, en un mot à sauver la Mode française. La coquetterie n'est pas actuellement sans mérite : elle contient un remède contre le chômage et la pitoyable misère des ouvrières parisiennes, auxquelles toutes s'intéressent.

On note une seule transformation marquante dans la mode 1915 : les jupes sont amples et courtes.

Les robes d'une seule pièce dissimulant la taille et boutonnées devant se font beaucoup. Elles remplacent le tailleur pour le matin. Certaines se font en tricot de soie, ornées de biais de taffetas ou de lainage assortis.

Rien de plus joli que ce tricot pour les robes ; il se fait en coloris délicats et se prête à mille combinaisons charmantes. Le taffetas se voit surtout, pour les petites robes d'après-midi ou de prome-

nade. Celles-ci sont amples et très courtes, simples de lignes et de garnitures, ornées parfois de tissu même ton et d'un hausse-col d'organdi ou de linon blanc. Les jupes plissées en voile de soie, en mousseline, en foulard

ceinturées de soie de nuance tranchante se font aussi. Avec ces robes, d'amoureux boléros découpés, ornés de cocardes ou de glands ; des petits paletots de linon volants ou brodés, mettent une note délicieusement féminine en ces vaporeuses parures.

Les chapeaux subissent également de profonds changements. Après les petits bonnets de l'hiver, voici les larges capelines destinées à accompagner les robes floues.

Certaines sont en linon, très sobrement ornées d'un nœud ou de roses, vieux tons, assez menues, d'autres en tulle.

En résumé, la mode est jolie et simple, et nous pouvons facilement la suivre et nous créer une élégance de bon ton à peu de frais.

Je répondrai dans un « courrier » chaque semaine, gratuitement, à toutes les questions qui voudront bien m'adresser nos lectrices.

COMTESSE MAUD.



Robe de fillette en linon blanc fileté de noir ; la ligne imprécise est souple, le haut du corsage en broderie anglaise, à clair.

LA CUISINE ET LA TABLE

Faire un menu serait chose aisée si l'on ne se croyait obligé de donner de l'inédit. Si, ainsi que le dit Brillat-Savarin : « Inviter quelqu'un c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il est sous votre toit », il me semble que nous devons commencer par prendre soin de sa santé, ce qui est bien une des conditions essentielles du bonheur. Je vais donc essayer, chères lectrices, de vous donner quelques recettes de mets simples, ne pouvant en aucune façon nuire à la santé et dont la confection n'exigera pour votre cuisine que du soin.

POPOTE.

Épinards à la Maître d'hôtel.

Faites-les cuire à l'eau bouillante, jetez-les ensuite dans de l'eau froide, passez-les, égouttez-les et hachez-les grossièrement ; mettez-les dans une casserole ; assaisonnez-les de sel gros, poivre et muscade râpée et faites-les chauffer ; quand ils sont bien chauds, ajoutez un bon morceau de beurre et remuez jusqu'à ce qu'ils soient liés.

MENUS

Déjeuner.

Hors-d'œuvre
Raie au beurre noir
Croquettes de volailles
Jambon d'York
Salade
Beignets d'abricots

ou bien :

Œufs au miroir
Soles frites
Noix de veau à la bourgeoise
Haricots verts à la crème
Crème renversée

Dîner.

Potage purée de pois
Gigot bouilli sauce aux câpres
Canard aux olives
Petits pois à l'anglaise
Tarte aux cerises

ÉCHOS

A L'HOPITAL LUTETIA

Quand une œuvre est belle, il semble qu'elle attire les actes de générosité et de dévouement.

Cela vient de se produire récemment à propos de l'hôpital Lutetia et il nous paraît indispensable de dire avec quelques détails que le docteur P. Cruet, qui, non content d'être prosecteur à la Faculté de Médecine, avait accepté la lourde charge d'être le chirurgien en chef de l'hôpital, étant tombé malade, un de ses grands confrères, jouissant à Paris de la plus haute notoriété, le docteur Albert Manson, chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Jacques, accepta d'assurer le service de l'hôpital. Il mit dans l'accomplissement de sa tâche le dévouement le plus absolu et le plus patriotique.

Nous tenons à remercier tous les amis qui nous ont généreusement donné leur appui pour cette œuvre de Lutetia. Les souscriptions sont déjà nombreuses.

Rappelons qu'il s'agit de s'engager à verser un franc par jour, soit trente francs par mois, jusqu'à la fin de la guerre, et que l'on peut adresser les adhésions aux bureaux du *Monde Illustré*.

C'est pour créer une annexe à l'hôpital auxiliaire 201, évacué de Melun à Saint-Jean-de-Braye, que, sur l'initiative de Mme Gabriel Ferrier, fut donnée le 21 juin, à la salle de l'Etoile, une matinée particulièrement réussie.

La baronne Michaux dépeignit le véritable idéal germanique, dans une conférence aussi spirituelle que documentée.

Marcelle Frappa dit, avec une fougue splendide, avec une rage hautaine, « le uhlan » de Michel Caille. Elle se surpassa en clamant avec un lyrisme poignant et réfléchi, « le nouveau Christ » — le beau poème philosophique de Henri Bataille.

Marguerite Deval, suivant son habitude, fut désopilante d'entrain et de malice.

Zamacois récita deux vibrants poèmes, et Mme Gilles, la gracieuse cantatrice, charma par sa voix fraîche et pure.

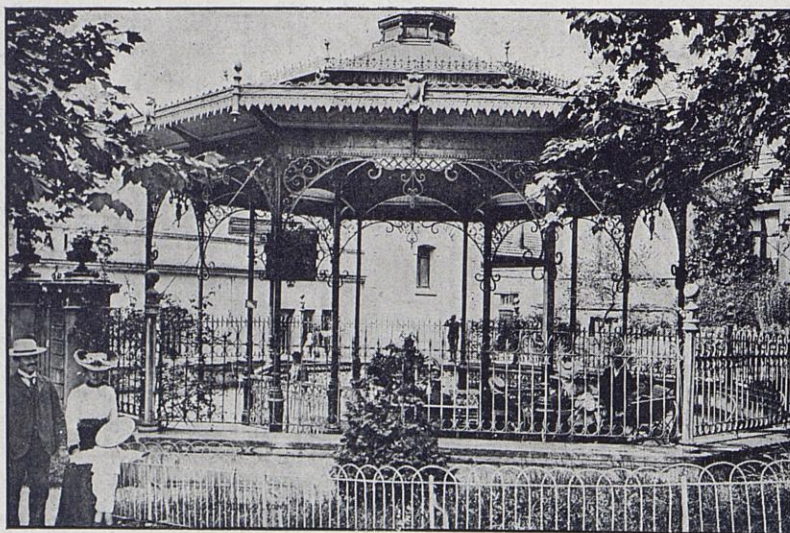
M. Laudet, dans un speech persuasif et émouvant, n'eut pas de peine à convaincre les assistants que leur plaisir était une bonne action ; puis il loua le dévouement admirable, la charité inépuisable de Mme Gabriel Ferrier, à laquelle tant de blessés doivent la vie.

LA SAISON THERMALE ET TOURISTIQUE

Dans notre précédent numéro, nous avons passé en revue les principales stations dépendant du réseau de l'Or-

est situé dans le canton de Saint-Galmier et cette jolie station, à 370 mètres d'altitude, jouit d'un climat tempéré et de l'air vivifiant de la montagne.

Les eaux de la source du Geyser, bicarbonatées-sodiques et transportables, émergent de 503 mètres de profondeur. Approuvées par l'Académie de Médecine, elles sont agréables et très efficaces dans les maladies du foie et de l'estomac, le diabète et aussi dans la chlorose et les rhumatismes. C'est, par excellence, l'eau des dyspeptiques ; elle est d'ailleurs re-



MONTROND-LES-BAINS. — Pavillon de la Source.

léans et, en rappelant toutes les infinies ressources de notre beau pays de France, nous avons voulu éclairer nos lecteurs — nationaux, amis et alliés.

Point besoin d'aller chercher ailleurs ce que, tous, sommes assurés de trouver chez nous : la Guerre nous aura ouvert les yeux ; elle nous aura permis de détruire la trompeuse légende créée par nos ennemis à propos des eaux austro-allemandes et de leurs étonnantes propriétés ! Sur le réseau du P.-L.-M., Montrond

commandée par d'éminents docteurs,

L'établissement thermal, agrémenté d'un parc délicieux, comprend les installations balnéaires les plus perfectionnées. Les promenades et excursions pittoresques sont nombreuses. On y trouve toutes facilités pour la saison qui dure de mai à octobre et — détail appréciable — la vie y est à bon marché.

Montrond est à 2 heures de Lyon ; à 9 heures de Paris ; à 8 heures de Marseille ; à 11 heures de Bordeaux. E. D.